

L'AMI DU PEUPLE,  
O U  
LE PUBLICISTE PARISIEN,

JOURNAL POLITIQUE ET IMPARTIAL,

Par M. MARAT, auteur de l'Offrande à la patrie,  
du Moniteur, et du plan de constitution, etc.

*Vitam impendere vero.*

Du Jeudi 3 Mars 1791.

Le despotisme déployant toutes ses horreurs  
sous le masque de la liberté. — Les tor-  
che-culs de la majorité pourrie de l'assem-  
blée nationale.

*A l'Ami du peuple.*

Mon cher Marat, voici la liste des principaux  
mouchards et coupejarets du d'vin Motté, qui font  
la honte de la section de l'arc-en-ciel. Je vous prie de  
la publier sans délai; car la publicité est la sauve-garde  
du peuple, comme l'a fort bien dit Silvain Bailly:  
maxime qu'il affichoit quand il cherchoit à capter le  
public, et qu'il s'efforce de faire oublier depuis qu'il  
est le chef des municipaux contre-révolutionnaires.

1. Venetre, ancien garde du corps, chevalier de  
St. Louis, et commandant du bataillon.
2. Bernard, ancien laquais d'une catin du dilapi-  
dateur Choiseuil, puis manteau comblant d'un bi-  
game, puis publicain chassé par ses maîtres, puis re-  
vendeur de dixmes, aujourd'hui capitaine de la qua-  
trième compagnie du bataillon.

3. Lecastre, régisseur des poudres et salpêtres.
4. Lavoisier, fermier-général, régisseur des poudres et salpêtres, auteur du sublime projet de renfermer Paris de hautes murailles; pensionnaire royal, directeur de la caisse d'escompte, accapareur du numéraire, et sangsue publique bien gorgée.
5. Vigneux, humble commis de Lavoisier, et insolent valet du héros des deux mondes.
6. Clouet, affreux suppôt du despotisme, qui le 13 juillet approvisionna de poudre la Bastille pour foudroyer la capitale, qui n'a cessé dès lors d'exposer les patriotes sans défense au fer de l'ennemi en détériorant la poudre de manière qu'elle ne prenne pas feu; qui a tant de fois trahi la patrie, et auquel les citoyens ont la bêtise de laisser encore la direction des magasins de l'arsenal.
7. Bernard, régisseur des poudres et salpêtres.
8. Savard, commis aux barrières et sergent-major de la seconde compagnie du bataillon, chargé du registre où s'inscrivoient les ennemis de la révolution qui vouloient que l'on décernât une médaille au général conspirateur; ce misérable le colportoit de maison en maison, mandiant des signatures, et menaçant les patriotes qui refusoient la leur. L'infâme a eu l'impudence d'écrire au comité militaire une lettre dont l'acolyte Bernard a fait lecture. Il s'y déchaîne au nom de ses complices, contre les obstacles insurmontables que *l'Ami du peuple* a mis à l'exécution de leur projet en sonnant le tocsin. Il y prodigue à ce défenseur du peuple les doux noms de montre infernal de triple scélérat, d'archi-démon; et aux bons citoyens qui lui ont dénoncé le projet anti-patriotique de la médaille infamante, ceux de serpens et de vipères. Il y proteste que les adorateurs du *Dieu Morté* n'ont pas renoncé au dessein de lui élever un glorieux monument, et ils lui jurent jusqu'à la mort une obéissance aveugle.
9. Eyraud, commis aux barrières et chenappan stipendié du général. Ce plat coquin a eu l'impudence de s'écrier au milieu de l'assemblée de la section convoquée au sujet du massacre de la Chapelle, que nous ne serions pas libres aujourd'hui sans les



chasseurs soldés, qu'ils ont bien fait d'en agir de la sorte contre les citoyens de la Chapelle qui sont tous de f.... contrebandiers.

10. Millet, mouchard de l'ancienne police, brigadier aux barrières, et l'un des principaux acteurs des scènes sanglantes de la Chapelle. Ce scélérat ne cesse de crier que nous ne serons jamais libres (1) que l'Ami et l'Orateur du peuple ne soient pendus à une potence de 40 pieds d'élévation; propos pris sur les lèvres du commandant du bataillon.

11. Lioux, valet des mouchards de l'état-major.

12. Maillard et Arman, caporaux et mouchards en titre du divin Mottie; ces misérables maltraitent les citoyens qui n'adorent pas le général; au moindre mouvement populaire, ils ne parlent que de faire feu sur le peuple, eux qui le jour de la prise de la Bastille s'étoient cachés dans une cave sur le quai de Lorme, crainte de travailler au salut de la patrie.

13. Le charlatan Larguise, qui dans une assemblée générale de section, n'a pas rougi de proposer aux citoyens de s'engager d'obéir aveuglement au général, et de lui jurer fidélité jusqu'à la mort.

14. Vincenot, plat adorateur du dieu Mottie, et grand cabaleur pour la médaille.

( La suite à un autre numéro. )

Signé M. . . . , officier du bataillon  
St. Louis la Culture.

Paris, ce 27 février.

*A l'Ami du Peuple.*

L'ouvrage que vous donnez au public, monsieur, est particulièrement consacré à son instruction. Vous y défendez, en ami de la vérité, les principes de la précieuse liberté que les François ont conquise; et à votre manière franche, on voit bien que vous ne craignez pas d'en devenir le martyr, pourvu qu'elle se propage: annoncez à la capitale de l'empire;

(1) Il veut dire: *libres d'égorgier les patriotes*, dont l'Ami du peuple est l'intrepide défenseur.



annoncez à ses départemens ; annoncez à l'Europe entière, la conduite qu'on tient à l'égard des paroissiens St. Paul ; parlez avec la force qui vous est propre, afin que la contagion de l'exemple ne gagne pas : nous vous envoyons dans cette vue, le narré exact des faits.

*Signés*, vos freres, les quatre députés de l'Assemblée générale, qui ont été pour les paroissiens de St. Paul de Paris, vers le corps électoral, le samedi 12 de ce mois

Evrard ; Royol ; Cornacou, président.

*Iniquité du corps électoral, envers les paroissiens de St. Paul de Paris, du samedi 12 Février.*

Les paroissiens de St. Paul se sont assemblés, comme ceux de plusieurs églises ; pour réprimer les abus et les vexations de leur fabrique. Il y a en coalition des riches à qui les abus étoient favorables, et ils ont crié à la canaille sur le peuple, la municipalité a pris parti contre les paroissiens, heureusement elle n'avoit aucun droit ; les paroisses ont des loix générales, dont le décret qu'elle a sollicité ordonne provisoirement l'exécution. Suivant ces loix, les assemblées doivent être convoquées aux prônes, et au son de la grosse cloche. Les paroissiens de St. Paul, réunis dans cette forme le 7 de ce mois pour une pétition aux législateurs, se sont occupés en dernier lieu, d'un objet qui concernoit le corps électoral d'honnêt. té ils ont décidé de lui envoyer une députation. Bientôt des détracteurs intéressés ont fait jouer tous les ressorts d'une intrigue préparée de longue main ; les députés ont su d'avance comment on les recevroit, il étoit de leur devoir de se présenter, et ils ont bravé les dédains. D'abord l'husier de chaîne a été doux ; il a annoncé, et il est revenu insolent, M. le président a consulté le corps qui n'étoit alors formé qu'en club. Le patriote, le populaire, l'honnête d'Anton a tonné pour que la députation fut entendue ; il a été soutenu, mais il n'a pas réussi. Les députés s'attendoient au refus, ils ont envoyé à M. le président une lettre par la-



quelle ils se plaignoient d'un manque d'égard dus à une partie du peuple, au nom duquel les électeurs actuels, comme mandataires à terme, exerçoient des droits de souveraineté; ils leurs reprochoient l'outrage fait à leurs comettants, et leurs déclaroient, qu'incapables de tromper la confiance en balançant entre l'obligation de remplir leur mission amicale et le refus qu'ils essayoient, ils suffisoient pour être entendus comme freres; qu'ils présentoient leurs pouvoirs, et que s'il étoit besoin ils démontreroient que les assemblées des paroissiens étoient légales. Ils les invitoient en même tems, à se joindre à eux pour rendre impuissans tous les efforts de l'intrigue. On leur a opposé de nouveau, l'arrêté que venoit de prendre le corps, qui cependant n'est point délibérant.

Soit curiosité, soit jubilation, qu'il étoit si peu convenable de témoigner, une légion d'électeurs est venue dans l'endroit où étoient les députés; ils croyoient, sans doute, justifier l'arrêté en parlant tous ensemble; leurs raisonnemens étoient moins que solides; on les réfutera encore, si on les reproduit. Il paroît que cet arrêté a été pris sur un *nescio vos*, lâché à l'égard des députés par un ou plusieurs électeurs de la paroisse. Dans ce cas, il poseroit sur un assertion hasardée, pour ne pas dire artificieuse: car les paroissiens ont été convoqués au nom de leurs cinq sections; et conformément à une délibération de celle de l'Arsenal, qui est en entier sur cette paroisse, leur assemblée a été constituée par Mrs. Monsure et Virvaux, président et secrétaire du comité de cette section, lesquels sont électeurs. On s'est successivement ajourné; deux fois on a prévenu la municipalité, n'on d'obligation, mais par attachement; toujours les assemblées ont été suffisamment annoncées; presque toutes l'ont été aux prônes, au son de la grosse cloche, même par affiches, et des électeurs y sont venus voter.

Les électeurs n'agissent plus patriotiquement. Lorsqu'il étoit question des nominations, ils traitoient leurs concitoyens de freres; maintenant, ils les méconnoissent; ne sera-ce que dans les crises qu'ils se diront leurs amis?



Tel est le sens du rapport que les députés se proposent de faire aux paroissiens ; ils ont aussi l'intention de publier la conduite du corps électoral à leur égard. Plus l'outrage est grand, moins on doit avoir d'égards. C'est la doctrine dont il faut se pénétrer désormais ; libres et dignes de l'être, ils l'ont professé devant ceux des électeurs qui ont voulu les entendre.

### *A l'Ami du peuple.*

Comme on craint que Philippe d'Orléans (1) les veuves et les orphelins de Nanci, de Nismes, d'Uzès, de la Chapelle, etc. ne demandent justice à la haute cour nationale, on en diffère tant qu'on peut la formation : et quand on ne pourra plus reculer, ou la réléguera, comme vous l'avez très bien observé, dans une ville de garnison, où on l'entourera de bayonnettes. Comme cette cour est destinée à punir les conspirateurs, où pouvoit elle mieux siéger que dans la capitale, berceau de la liberté ! Et pourquoi avoir mis par-tout des commissaires du pouvoir exécutif, si ce n'est dans l'espoir qu'ils seront un jour aussi absolus que l'étoient n'a guères les intendans de provinces.

Au reste, que perdons nous à être privé de ce

(1) Je ne confonds point Philippe d'Orléans avec les autres Capet. Il s'est toujours montré patriote ; mais je n'ai me point la demande qu'il a faite de 4 millions et 168 mille livres, pour se remplir de la dot de 50 mille écus d'or promise par Louis XV à Louise-Elizabeth d'Orléans, fille du régent ; lors de son mariage avec le prince des Asturies au moyen de cette promesse Mlle. d'Orléans ayant renoncé aux successions de ses père et mère. Quoi donc, sera-ce du sang des peuples, que se payeront toujours les prodigalités des rois, et sera-ce sur le bien des pauvres que Philippe arrachera quatre millions pour grossir ses trésors. Qu'ils les reçoivent j'y consens mais que ce soit pour les répartir aux infortunés. Philippe vous seriez coupert d'opprobre, si vous en faisiez un autre usage.



beau tribunal, qui à coup sûr ne vaudra pas mieux que le châtelet? Le châtelet a fait pendre Favras, pour disculper Monsieur, qui étoit impliqué dans l'affaire; et sur-tout pour assouvir la basse vengeance du général. Mais tous les autres conspirateurs, il les a couverts de sa protection; et les a blanchis à force de rubriques, d'infidélités, et de faux.

C'est ainsi qu'il a arraché au glaive de la justice Bezénval, Augeard, Bussy. Et c'est ainsi que la haute cour nationale lui arrachera Riollès, Savardin, Quilién, d'Escars, Terasse &c.

Comment voulez-vous que cela ne soit pas, l'assemblée nationale n'est presque composée que de conjurés, et le prince lui-même est le chef des conspirateurs, qu'il couvre de sa protection, et qu'il encourage au crime par l'impunité.

N'a-t-il pas suspendu l'envoi du décret contre les conseillers anti-révolutionnaires de Toulouse, jusqu'à ce qu'il les eut fait évader? N'a-t-il pas suspendu l'exécution du décret contre les officiers anti-révolutionnaires de Royal-Liégeois, jusqu'à ce qu'il les eut fait évader? N'a-t-il pas différé, tant qu'il a pu, l'acceptation du décret sur la constitution civile du clergé, pour donner le loisir aux prêtres factieux d'exciter des troubles dans tout le royaume, et de fomenter des dissensions civiles? Et depuis que la découverte des plus noirs complots l'a forcé de se rendre, a-t-il fait arrêter un seul des prélats perturbateurs?

Ses gardes-du-corps avoient formé le noir complot d'égorger les citoyens qui s'opposeroient à l'évasion de la famille royale; n'a-t-il pas demandé grâce pour eux? Pendant dix-huit mois ses ministres atroces n'ont pas cessé de tramer contre la patrie; il les a conservé long-tems, au mépris des clameurs publiques; et lorsqu'ils ont enfin été forcés de battre en retraite, il les a renvoyés comblés de caresses et de bienfaits!

*A Marat.*

Ami du peuple, venez à notre aide ou c'en est fait de nous pour toujours. Hélas! l'aurions-nous cru, lorsque nous nous applaudissions d'avoir renversé la



Bastille, que nous aurions sitôt à déplorer ce vain triomphe ? Depuis ce moment fatal, nos chaînes, que nous disions rompues, se sont appesanties chaque jour. D'abord couvertes de fleurs, peu à peu on les a mises à nud, et maintenant on nous en laisse voir toute l'horreur. Oui, nous sommes plus esclaves que jamais. Long-tems notés, menacés, maltraités par de coupe-jarrets à gages, qui nous empêchoient de manifester nos sentimens en public ; si nous osions nous plaindre, nous étions encore opprimés par les indignes chefs des soldats de la patrie ; puis traduits en prison par les juges chargés de maintenir l'ordre et la paix. Aujourd'hui livrés sans défense à une armée de brigands appelés dans nos murs pour nous massacrer, comment réprimer leurs entreprises ? On nous refuse des sabres ; et dix mille poignards ont été mis dans leurs mains ; trente mille vont leur être livrés encore : armes terribles, dont la plus légère blessure est mortelle, dont la vue (1) fait horreur, et dont le seul projet de fabrication eut été puni du dernier supplice, dans le pays du monde le moins policé. Le croiriez-vous ? Pour arrêter le cours de ces execrations, et arracher ces armes meurtrières des mains de ces brigands, nous avons voulu saisir de ces forfaits les tribunaux : intimidés eux-mêmes (2) à l'ouïe (3) de la municipalité, de l'état-major et du général, tous gravement

(1) La pointe est terminée en hameçon tranchant.

(2) Nous les avons dénoncés au sieur Faure, accusateur public au second tribunal, séant au Châtelet. Il n'a pas osé se charger de l'accusation. J'observe à mes correspondans qu'ils ont frappés à une fausse porte ; le sieur Faure est un royaliste enragé et un bas valet du général ; je les somme de constater le refus de recevoir leur plainte et de le poursuivre au département pour le faire destituer. Je les adresse en même-tems à M. Joseau, accusateur public du tribunal séant à l'abbaye St. Germain. Il passe pour bon patriote.

(3) Cahier, dit de Gerville, est gravement compromis dans cette affaire.



ment inculpés dans ces noirs complots, ils ont repoussés notre plainte. Les loix auxquelles on nous renvoie sans cesse lorsque nous essayons de punir un outrage, sont impuissantes pour nous protéger; et les magistrats établis pour les faire régner, nous abandonnent à nos bourreaux prêts à nous égorguer, et à la municipalité toute puissante (1) qui nous tyrannise.

O d'espoir ! chaque jour l'assemblée nationale, elle-même rive nos fers, et insulte à nos malheurs, en nous interdisant la défense naturelle, et en nous renvoyant à nos oppresseurs demander vengeance de leurs propres attentats. Quel dieu aura pitié de nous, si l'ami du peuple ne prend notre défense ! Et s'il succombe, citoyens infortunés, quittons, quittons une patrie malheureuse où nous cherchions la liberté, le bonheur, et où nous ne trouvons que l'esclavage; fuions une terre réservée à des esclaves, et souillée de tant de crimes.

*Les torcheculs de la majorité pourrie de l'assemblée Nationale.*

Lundi dernier, l'assemblée traîtresse auroit porté des coups mortels à la liberté, si ces coups ne tournoient bientôt contre elle-même. Depuis long-tems la feuille de l'ami du peuple, avoit fourni prétexte au comité vénal d'accoucher d'une suite de décrets tyranniques, qu'il tenoit prêt pour un tour de passe; le numéro du jour lui en présenta l'occasion. Je présentais un décret funeste sur les devoirs de sa famille royale dans les tems de crise, et j'avois invité les bons citoyens à se porter en foule au sénat pour soutenir par des signes non équivoques d'approbation ou d'improbation la cause de la patrie. De leur côté les pères conscrits, qui s'attendoient à cette invitation de ma part avoient eu recours pour empêcher

(1) On a vu comment dix frippons, qui composoient le comité secret de Sr. Roch, protégés par quelques-uns de leurs confrères les municipaux, ont bravé dix mille citoyens honnêtes qui vouloient leur faire rendre compte.



cette affluence à une suite d'artifices atroces, concertés dans le comité même avec Riquetti et Mottié. Je vais en tracer un léger historique, il ne sera pas moins utile pour développer les éternelles machinations de nos implacables ennemis, que pour dévoiler la fourbe, la perfidie et les principes anti-constitutionnels du comité de constitution.

Quoique déterminé à faire remettre éternellement sur le métier le projet de décret relatif aux conspirateurs transfuges, jusqu'à ce que la fuite de la famille royale fut effectuée, comme je l'avois prévu (1); les peres conscrits craignoient d'être forcés par le peuple qui affluoit, d'en décréter un convenable, et dans la journée même. Mottié suivit donc le conseil qu'avoit donné Riquetti de distraire le peuple par quelque événement amené avec adresse, et de l'engager ainsi à se porter sur les lieux de la scène. Vers les dix heures du matin plusieurs émissaires de l'état-major se répandirent donc dans le fauxbourg Saint-Antoine, et y semèrent le bruit, qu'on faisoit de Vincennes une forteresse pour y renfermer M. d'Orléans avec tous les bons patriotes, et qu'on avoit déjà transporté des canons sur la terrasse.

Bientôt l'alarme se répand; et vers midi 150 citoyens arrivent au château: ils y trouvent de vieux canons, environ 200 lits de camp, douze étaux, des platines de fusil, et tous les outils d'un atelier. Ils y voyent beaucoup de petites chambres très-bien meublées: un émissaire apposte leur dit qu'elles sont destinées à renfermer la famille de M. d'Orléans: à ce mots transportés de colere les citoyens jettent les meubles par les croisées dans les fosses, et se mettent à démolir le donjon. Cependant la générale que Mottié faisoit battre dans tout Paris attiroit, vers le lieu de la scène, un grand concours; lui-même y arrive sur les trois heures, à la tête de la cavalerie. Des chasseurs bourgeois du F. St. A., venus avant lui, se placent devant le château pour l'empêcher d'y pénétrer; mais ils étoient en trop petit nombre pour résister long-tems. Mottié ap-

(1) Voyez le n°. 380 de l'Ami du peuple.



percevant le brave Santerre lui dit : « comment Monsieur, vous voulez faire tirer vos soldats sur moi et sur ma troupe. --- Cela n'est pas. Monsieur, mais si je le leur commandois, ils m'obéiroient. --- Eh bien, retirez-vous, et si vous ne voulez pas m'obéir vous-même, je vais vous y forcer : puis s'adressant à sa troupe : soldats, feu sur ce peloton, ce sont des vainqueurs de la Bastille. Comment, vous ne m'obéirez pas, je suis votre général, vous devez m'obéir, la loi vous l'ordonne ». Vous êtes un traître, se sont écriés plusieurs soldats, et il s'est entendu honnir par une multitude de citoyens, sur lesquels les alguazils à cheval ont foncé le sabre au poing, et plusieurs ont été blessés dangereusement. Cependant il faisoit demander des ordres à la municipalité de Vincennes, pour arrêter les citoyens qui démolissoient le donjon : elle les refuse : en ce cas, je prends cela sur moi, a dit Motié, et à l'instant il les fait arrêter, puis conduire à la conciergerie ; en les voyant passer, les citoyens instruits s'écrioient avec indignation : « il faut tirer sur les habits bleus, il n'est que trop vrai » qu'ils finiront par perdre la liberté ».

Pendant que cette scène se passoit à Vincennes, les conjurés en jouoient une autre aux Thuilleries, persuadés que le moment étoit venu d'enlever la famille royale. Les chefs du club monarchique avoient rassemblés tous leurs suppôts, qui se rendoient en armes de différents côtés au château. La garde étoit doublée depuis plusieurs jours ; ils vouloient faire l'essai de sa vigilance, et disperser le peuple qui étoit dans le jardin autour de la salle de l'assemblée. Un chevalier de St. Louis (1), à leur dévotion, s'offre pour cette épreuve ; il se fait arrêter : à l'instant des émissaires apostés, répandent l'alarme qu'on en veut à la vie du roi,

(1) Il se nomme Courten.



qu'un assassin vient d'être arrêté dans les appartemens. Conduit au comité de la section de la place Vendôme ; il y est suivi par un grand nombre de citoyens ; et bientôt il est réclamé par le sieur Brove, député à l'assemblée nationale, et par le nommé Jauge, aide-de-camp de Mottié.

A peine est-il en liberté, que les sentinelles apperçoivent un très-grand mouvement dans l'appartement du roi : tout-à-coup y parroit une multitude d'hommes en rédingottes et en manteaux, la plus-part figures inconnues, toutes jubilantes, aux quelles le roi parla à l'oreille, paroissant lui-même très-gai : dans le nombre ils distinguent sous les manteaux le grand uniforme des Gardes-Françaises : une d'elles se détache ; à l'instant arrivent les grenadiers soldés de la réserve : leur parti est pris sans balancer ils pénètrent dans l'appartement, ils y trouvent quarante gardes du corps, tous leurs officiers avec ceux aux ci-devant gardes-françaises et des gardes-suisse, beaucoup de chevaliers de St.-Louis, plusieurs députés anti-révolutionnaires : Virieu, Montlausier, Foucault, D'Esprémenil, Cazalès, Depoix ; et grand nombre de membres du club monarchique.

Nos braves grenadiers soldés disent qu'il faut que tout ce monde soit désarmé : le roi déconcerté s'efforce d'approuver cet arrêt ; il propose à ces messieurs de passer dans son cabinet. Tandis que le roi y est avec ses courtisans qui lui remettent leurs armes (1), nos fideles grenadiers s'emparent des gar-

(1) Les personnes clairvoyantes pensent que toutes ces armes avoient été prises chez le roi, où ceux



des du corps qui veulent faire résistance ; ils sont moulus de bourrades, on les fouille, chacun étoit muni d'un poignard et d'une paire de pistolets à quatre coups : les inviolables, les chevaliers de St. Louis, &c., sont également désarmés et traités aussi cavalierement. Les gardes nationaux se partagent entre eux toutes ces armes, qu'ils redoutent de laisser dans des mains aussi dangereuses, et bientôt les gardes du corps sont conduits à l'abbaye avec plusieurs autres particuliers.

Citoyens, que s'en est-il fallu que la famille royale ne nous ait été enlevée, et que nous ne fussions à la veille d'être tous massacrés ? Si Mottié avoit été au château, peut-être eut-il enchaîné le zèle de nos braves grenadiers soldés ; tous ses mouchards de l'état-major seroient accouru avec tous les officiers ennemis de la révolution : la bande noire des inviolables, elle-même seroit arrivée en prêchant la doctrine funeste de la force publique essentiellement obéissante, et de la soumission aveugle aux ordres des chefs. Si elle n'avoit pas persuadé les peres conscriptes se seroient joints aux satellites du despote, et ils nous auroient enlevé de force la famille royale ! Ainsi les traîtres ont été pris à leurs propres pièges : et le héros des deux mondes, le divin Mottié, déjà conspué par le peuple, finira bientôt par

qui ont été forcés de les quitter, les retrouveront dans une autre occasion. Il est malheureux que nos braves grenadiers ne les aient pas toutes prises. Une feuille remplie d'impostures, que Mottié le contre-révolutionnaire, vient de faire publier sous le titre de nouvelle conspiration, découverte par M. de la Fayette ; pour se disculper, en sacrifiant le Sr. Villequier, gardeur de la chambre. Estienne, mouchard, voleur et assassin, finit son conte de peau d'âne, en priant ceux qui auroient entre leurs mains les armes enlevées aux conspirateurs, de les porter au procureur syndic de la commune. Gardez-vous en bien, braves soldats, braves citoyens, elles seroient remises au roi, pour en armer à la première occasion vos lâches assassins.



être honni même à la cour, comme un sot qui les perdra. Ame de boue, au lieu d'être un plat courisan, que n'étois-tu le défenseur de la patrie que tu as trahie tant de fois, tu serois chéri par tes concitoyens comme leur ange tutélaire, obéi plus qu'un monarque, et adoré comme un dieu. Ils te connoissent aujourd'hui : je m'applaudis de t'avoir converti d'opprobre, mais mon cœur ne sera satisfait que lorsque tu seras forcé d'aller ensevelir dans un désert ta honte et ton désespoir.

Citoyens soldats, votre obéissance aveugle aux funestes décrets de l'assemblée traîtresse, a fait de vous de pures machines ; nous étions perdus si nos braves frères d'armes les soldats citoyens, lundi dernier, de garde aux Tuilleries, n'avoient pas laissé là ces décrets, pour ne consulter que leur bon sens et leur cœur.

Il semble que ce jour là, le ciel eut pris plaisir à consacrer mes principes pour le salut de la patrie : tandis que le perfide Chapelier s'escrimoit à la tribune à défendre la doctrine de l'obéissance aveugle que l'infâme comité de constitution venoit de rechauffer par de nouveaux décrets, pour fermer toutes les oreilles à la voix de l'ami du Peuple, pour pouvoir trahir la nation, sans avoir à redouter l'indignation publique, pour paraliser et dissoudre toutes les associations patriotiques ; il ne se doutoit gueres que dans quelques heures nos braves grenadiers violeroient ces décrets funestes sous les yeux du roi, dans son appartement, et sur les oreilles des pères conscrits, sur le dos même des inviolables.



*Conspirations des prêtres facieux et des ex-nobles.*

Je vous fais passer , mon cher Marat , une lettre qui vient de me tomber entre les mains : elle est adressée à un ami bon patriote que je ne veux point nommer , je la lui ai escamotée , et vous prie de la publier incessamment pour le salut de la patrie.

Signé , G... volontaire du bataillon  
de Popincourt.

Ce 28 février 1791.

*A Monsieur..... à Paris.*

Mon neveu je ne te reconnois plus depuis quelque tems : tu me dis que tu es dans la garde nationale ; ainsi je ne sais si tu es pour ou contre les prêtres. Si tu es pour me défendre ; ton bien qu'on emporte , puisque c'est le mien et celui de ta famille doit l'engager à venir me rejoindre à Vannes. Les séminaires sont armés et nous avons plus de trenté mille paysans à la tête desquels un grand nombre de seigneurs et d'ecclésiastiques doivent se mettre pour tomber sur Vaunes , Nantes et les villes voisines , nous sommes plus de cinquante curés qui avons formé ce projet , pendant que nous l'exécuterons : les parisiens seront assaillis par des gens armés de poignards qu'on fabrique à force dans plusieurs villes. Je sais que plus de cinquante mille



hommes doivent leur tomber dessus. Parmi lesquels sont la plupart des députés à l'assemblée nationale. Crois moi, si tu ne peut pas venir me rejoindre, mets toi en sureté le plus que tu pourra mais je te défends de parler, adieu, je parts et t'attend, ton oncle et ton ami..

Signé *l'Heureux* curé à Angers.

*Notice de l'Ami du peuple.*

Pour ne pas paroître avoir forgé un conte, je signe le nom en plein, malgré la prière de mon correspondant qui craint d'être compromis et de compromettre son ami. Le salut de la patrie me force à cette rigueur, je prends sur moi les suites de la dénonciation, je supplie mes lecteurs de la faire passer sans délai à tous les départemens de l'Anjou et de la Bretagne avec réquisition d'arrêter le Sr. Lheureux curé réfractaire d'Angers, et de poursuivre les auteurs de cette conspiration.

*Avertissement.*

Il n'est point de rubriques, point de mensonges, point d'impostures que le héros des deux mondes, le divin Mortié, le petit général, le grand conspirateur, n'emploie pour en imposer aux sots et tromper les simples, en faisant prôner son faux civisme. Pour donner quelque confiance aux faussetés qu'il débite sans pudeur, dans la feuille qu'il fait distribuer *gratis*; il l'annonce comme sortant de l'imprimerie patriotique de Henri IV; tandis qu'elle est sortie des presses du nommé Champigny, rue Haute-feuille, imprimeur aristocratique et plat flageorneur du Sr. Mortié.

MARAT, l'ami du peuple.

---

DE L'IMPRIMERIE DE MARAT.